

Par l'ampleur et la portée des mutations qu'elle introduit, la crise présente est comparable à la première révolution industrielle : nos sociétés sont disloquées par l'agonie d'un Ordre qui, longtemps encore, peut survivre à sa propre mort en nous ensevelissant sous ses appareils inertes<sup>1</sup>. La pesanteur du réel nous entraîne vers un capitalisme mort-vivant où production et contrôle social, appareil de production et appareil de contrôle se confondent et où une technocratie normalisatrice continue de glorifier un système déjà éteint, au nom de valeurs qui, depuis longtemps, n'ont plus cours. Il n'est pas étonnant que le système soviétique, cet autre astre mort, fascine les technocraties occidentales : il fournit le paradigme même d'un ordre mort-

1. Voir plus loin les thèses 11 et 16.

vivant qui, incapable de fonctionner selon les règles, valeurs et buts qui le définissent, ne subsiste que par ses appareils de contrôle.

Dans cette situation, les orthodoxies et le « réalisme » sont également mortifères. La crise présente rompt la continuité de deux siècles d'histoire, marqués par les progrès de l'industrialisme et l'extension des rapports marchands. Elle exige une rupture dans nos habitudes de pensée et nos projets. Pour l'effectuer, il n'est pas besoin d'aller chercher nos références dans l'avant-capitalisme. Les perspectives que se donnait le mouvement ouvrier naissant se révèlent, en effet, d'une actualité étonnante. Nous arrivons au point précis qu'annonçaient les premiers visionnaires de l'après-capitalisme<sup>2</sup> quand, au-delà de la société bourgeoise et du capitalisme industriel naissants, ils entrevoyaient un ordre différent : celui où l'efficacité des machines abolirait le travail, la logique du capital et celle des échanges marchands, pour faire apparaître le « temps disponible » comme mesure de la « vraie richesse ».

La révolution micro-électronique nous entraîne vers tout cela ; mais l'inertie de nos catégories mentales nous le masque : nous continuons misérablement d'attendre que l'avenir nous rende le passé, que la « reprise » ou la « relance » économique assurent le plein emploi ; que le capitalisme se relève de son agonie et que l'automatisation procure plus de travail qu'elle n'en supprime.

2. Principalement Ricardo, et ses disciples, puis Marx. Il est impossible de comprendre le sens de la crise présente sans passer par eux — ce qui n'empêche pas la théorie marxiste d'être insuffisante ou critiquable : voir les thèses 7, 13, 14.

Que la droite cache et se cache de la sorte la fin d'un monde, cela peut se comprendre. Que la gauche, en Europe comme en Amérique, n'imagine d'autre issue de la crise qu'une gestion étatique du capitalisme et continue d'aller chercher chez Keynes des remèdes qui, déjà inopérants sous Roosevelt, sont devenus inapplicables, dénote qu'elle est sur le point de mourir faute d'imagination. Il est des époques où, parce que l'ordre se disloque, ne laissant subsister que ses contraintes vidées de sens, le réalisme ne consiste plus à vouloir gérer ce qui existe mais à imaginer, anticiper, amorcer les transformations fondamentales dont la possibilité est inscrite dans les mutations en cours<sup>3</sup>.

Ce volume tente d'y contribuer. Il se compose d'une première partie qui, par souci de concision, est rédigée sous la forme d'une succession de thèses. Elles sont illustrées, précisées ou développées par les textes en annexe.

3. Voir les thèses 17 à 25.

## *I. Ce qui ne sera plus*

### *1. Changer d'avenir*

Les périodes de crise sont des périodes de grande liberté. Le monde se disloque, les sociétés se décomposent, les valeurs et les espoirs sur lesquels nous avons vécu s'effondrent. L'avenir cesse d'être la prolongation des tendances passées. Le sens de l'évolution en cours est brouillé, le sens de l'histoire en suspens.

Parce que l'ordre ancien ne peut plus se perpétuer et qu'aucun ordre différent n'est près de naître, le futur est à inventer dans une mesure plus grande que ce n'était le cas jusque-là. Il n'est plus possible de condamner au nom du réalisme ceux qui projettent une société fondamentalement différente. Le réalisme consiste, au contraire, à constater que « l'industria-